

## VERS LE PASSE \*

Il me faut oublier les mystiques tendresses  
Et les sonnets d'amours dits à l'écho des bois.  
SAINTE-BEUVE.

Va ! je parlerai d'autre chose,  
Puisqu'à tes lèvres de carmin  
Ton doigt coquettement se pose  
Et que ta main presse ma main ;

Puisque tu prends ces airs de fête,  
Ces beaux airs qui ne vont qu'à toi ;  
Puisque je vois ta blonde tête  
Qui semble se moquer de moi.

Ah, Lina ! Lina ! quand j'y songe :  
A nous deux nous avions vingt ans ;  
Quand nous rêvions, le même songe  
Embellissait notre printemps.

Nous regardions par la fenêtre  
Les étoiles au firmament,  
Et toi, tu disais : " C'est peut-être  
Pour nous deux ce rayonnement."

Mais moi, je lisais dans ton âme,  
Bien plus que dans le grand ciel bleu,  
Un rayon, un astre, une flamme,  
Quelle chose qui vient de Dieu.

Quand tu me parlais j'étais triste ;  
Ta douce voix m'allait au cœur.  
Pour moi, tu te faisais artiste,  
Pour toi, je me faisais rêveur.

Le soir nous allions dans la plaine,  
Le jour nous courions dans les bois.  
Pour voir ton petit pied de reine  
Les oiseaux se penchaient parfois.

Puis il me semblait, chose étrange !  
A cette heure où la lune luit,  
Voir rayonner tes ailes d'ange  
Comme une étoile dans ma nuit . . .

Mais je parlerai d'autre chose,  
Puisqu'à tes lèvres de carmin  
Ton doigt coquettement se pose  
Et que ta main presse ma main ;

Puisque tu prends ces airs de fête,  
Ces beaux airs qui ne vont qu'à toi ;  
Puisque je vois ta blonde tête  
Qui semble se moquer de moi . . .

TALMA.

Québec, 10 décembre 1874.

## A NOS CORRESPONDANTS

Nous rappelons à nos correspondants qu'en nous envoyant leurs écrits ils doivent nous faire connaître leur nom, au moins dans une lettre privée—sans quoi nous sommes forcés de leur refuser une place dans nos colonnes.

## BIBLIOGRAPHIE

Nous accusons réception de la troisième édition d'un volume intitulé : " Le Verger, le Potager et le Parterre par l'Abbé L. Provancher, rédacteur du *Naturaliste Canadien*," de 332 pages, avec des vignettes. Nous publions la préface de cet intéressant et utile ouvrage :

Il y avait plus de deux ans que la seconde édition de mon *Verger Canadien* était épuisée, lorsque je me décidai à en publier une troisième.

A la sollicitation d'un grand nombre d'amis, surtout de confrères du clergé, je résolus de joindre à la culture des fruits du Verger, celle des légumes du Potager, de même que celle des fleurs du Parterre. De là, le présent volume, qui se partage en trois parties bien distinctes, savoir :

10. Le Verger. C'est la troisième édition des deux précédentes, mais revue, corrigée soigneusement augmentée et modifiée en plusieurs parties. La suite de mes études entomologiques m'ayant procuré une connaissance plus intime des ennemis de nos fruits, je me suis scrupuleusement attaché à corriger ce qui me paraît inexact dans les éditions précédentes ; afin que, tout en procurant un guide sûr à l'amateur, je puisse en même temps fournir aux débutants en entomologie des indications certaines sur les insectes ennemis qu'il nous importe de connaître avant tous les autres.

20. Le Potager. Cette deuxième partie renferme la culture raisonnée des légumes du jardin. Si le Verger est le complément nécessaire de toute ferme, le Potager en est l'accessoire indispensable. Conçoit-on une résidence de campagne privée des frais, savoureux et succulents légumes du jardin ? ou obligé de se les procurer au marché ? Il faut que pendant tout le cours de l'année, pour ainsi dire, la maîtresse de maison, non seulement fournisse abondamment la table de frais radis, de tendres laitues, de choux succulents, de carottes, navets, panais, asperges, céleris, fraises, framboises, melons, concombres, et autres produits délicieux du potager, mais qu'elle puisse encore en faire une assez large part au marché pour payer tous les frais de culture, et garder de plus quelques réserves pour améliorations, agrandissements, etc.

Il ne manque pas de livres français traitant de la culture des légumes. Mais aucun n'est calculé pour notre climat et les ressources à notre disposition. La vigne de notre végétation nous interdit ici une foule de procédés qu'on suit en Europe, et les hauts prix de la main d'œuvre en ce pays ne nous permettent pas de multiplier les bras pour un grand nombre d'opérations qu'on pratique là. Il n'est aucun procédé que je conseille, que je n'ai ou appliqué directement moi-même ou du moins fait expérimenter sous ma direction immédiate ; de sorte qu'en suivant les prescriptions données, on ne pourra courir de plus grande chance de succès.

30. Le Parterre. Cette troisième partie de même que la précédente, est entièrement nouvelle . . .

Cette troisième partie enseignera donc la manière de cultiver les fleurs. Elle indiquera, non seulement les soins

\* Musique de mon ami L. J. R.

convenables que requièrent les plantes rustiques de parterre mais encore les procédés de propagation, d'hivernement, de traitement, pour celles moins rustiques qui ont plus ou moins à souffrir de la rigueur de nos hivers. Enfin quelques notions seront données sur la manière de traiter convenablement les plantes plus délicates encore que l'on cultive d'ordinaire dans les appartements.

Observer la division sans nuire à la clarté, noter ce qui est essentiel sans répandre dans des détails multiples ce qu'interdit la nature d'un voyage abrégé destiné à servir de manuel journalier au cultivateur, confirmer ou écarter les données des auteurs suivant que l'expérience a pu permettre de le faire, était une tâche assez difficile. Tel est le but que je me suis efforcé d'atteindre dans ces pages ; je laisse au lecteur à juger jusqu'à quel point le succès a répondu à mes efforts.

L'ABBÉ L. PROVANCHER.

Cap-Rouge, 15 octobre 1874.

## PROUDHON

Ce fut, à coup sûr, une des plus curieuses figures de ce temps-ci que Proudhon, et cette figure va être remise en pleine lumière par la publication de la correspondance du rude athlète pour qui la vie a été un perpétuel combat où trop souvent il frappe à tort et à travers.

La correspondance de Proudhon formait un fouillis inextricable au milieu duquel il semblait impossible de se reconnaître. Quand on eut la pensée de rassembler ses lettres, on s'imaginait qu'on en trouverait peut-être trois ou quatre cents.

Quand on eut fait entendre un premier appel, il en arriva des milliers. Ceux même qui connaissaient Proudhon dans l'intimité furent stupéfaits en voyant quelle large part de sa vie il avait dû dépenser à correspondre ainsi non-seulement avec ses amis, mais souvent même avec le premier venu. La stupeur se changea en fureur, lorsqu'on sut à quelles audaces de plume ce tempérament violent se laissait aller dans ces pages intimes qu'il s'agissait de mettre sous les yeux du public.

Il a fallu sacrifier la moitié de ce qu'on avait recueilli, et la moitié qui reste suffira à déchaîner bien des colères et à soulever bien des tumultes.

On est forcé de le reconnaître, quand même on professerait pour ce talent puissant une admiration sans bornes, le caractère de Proudhon est de ceux qui repoussent la sympathie.

Il y avait au fond de cet homme un égoïsme immense et une incommensurable vanité.

Entendons-nous sur la signification du mot *égoïsme*. Proudhon ne cherchait pas dans la vie qu'il s'était faite les satisfactions matérielles auxquelles il aurait pu prétendre. Au contraire, il se jetait de parti pris au-devant des persécutions et des souffrances.

Mais c'était par mépris des autres hommes et pour affirmer, avec un âpre ressentiment, la supériorité de son moi.

C'était le sentiment d'une supériorité incontestable, je le veux bien ; mais la supériorité a-t-elle besoin de s'afficher, quand elle s'impose d'elle-même ?

Proudhon prétendait ne marcher derrière personne ; il prétendait aussi que personne ne marchât derrière lui.

—Je n'appartiens, disait-il, à aucune école ancienne ; je ne veux fonder aucune école nouvelle : je suis un isolé.

Il avait raison. Il n'admirait aucun homme assez pour le prendre pour maître ; il n'estimait aucun homme assez pour le prendre pour disciple.

Lamartine disait de lui :

—C'est une exception qui ne relève d'aucune règle.

Sa correspondance démontrera toute la vérité de la définition.

Incapable de souffrir une discipline et de s'enrôler dans un parti, Proudhon poussait l'indépendance jusqu'à la sauvagerie. Il professait surtout pour ce qu'on appelle le monde une aversion qui allait jusqu'au paroxysme. N'était-ce pas parce que, dans le fond, il se sentait mal fait pour briller dans un salon, qu'il avait arboré cette haine féroce ?

Lourd d'enveloppe, vulgaire d'apparence, il avait compris que plus il chercherait à dissimuler ses défauts natifs, plus il les ferait éclater aux yeux.

Doué d'une clairvoyance trop fine pour ne pas sentir combien l'endimanchement le rendrait ridicule, il s'était lancé dans l'excès contraire, affectant la rusticité de goûts, de tenue et de mœurs.

Cette rusticité était une pose comme une autre, ou du moins elle avait commencé par être une pose, puis elle avait fini par devenir une seconde nature.

Mais la rancune contre tout ce qui était mondain était restée. Dans le premier volume de la *Correspondance*, Proudhon lance à Paris, aux Parisiens et aux Parisiennes cet anathème enragé :

" Les gens de Paris ne peuvent rien entendre à des paroles de vérité, de justice et d'abnégation, et je n'ai pas le secret de galvaniser des cadavres. C'est trop pour moi que d'habiter cette immense voirie, ce pays de maîtres et de valets, de voleurs et de prostituées. Un jour, le chant du trépas retentira sur Paris et viendra des provinces. J'espère que la vieille Franche-Comté sera des premiers à entonner l'antienne. Séjour des intrigants, des tyrans et de leurs suppôts, fabrique de mensonge et de corruption, Paris sera désolé avant que le vingtième siècle ait commencé à poindre.

" Excusez mes phrases à la Jérémie ; j'exhale ma colère du mal que j'endure.

" Je vous souhaite le bonjour et aux amis."

Ne vous semble-t-il pas qu'il y a là une haine personnelle ? Ne vous semble-t-il pas qu'on sent l'homme furieux contre le théâtre sur lequel sa personnalité mal dégrossie ne saurait briller ?

## UN CHIEN SAVANT

Tout le monde a entendu parler de l'habileté des voleurs anglais et de leur adresse qui tient de la prestidigitation. Ceux de Paris, au dire des connaisseurs, sont moins forts comme exécution, mais ils sont plus ingénieux dans les moyens. Ordinairement, ils se mettent à deux ; pendant que l'un opère, l'autre amuse le client. Souvent cette dernière tâche est confiée à une belle dame aux manières engageantes, quelquefois à un jeune enfant qui remplit très-bien son rôle : mais se serait-on jamais imaginé qu'on pût dresser un chien au vol, et le dresser parfaitement au point d'en faire un voleur de première force,

capable d'aller tous les jours dans une maison pour y dérober quelque chose et cela pendant près d'un mois, sans s'être jamais laissé surprendre une seule fois.

Tout invraisemblable qu'est le fait, c'est cependant ce qui vient de se passer dans les magasins du Printemps.

Cette maison, qui a déjà occupé un instant tout Paris et même la province et l'étranger avec l'homme à la fourchette, est décidément le théâtre des aventures incroyables.

Depuis quelque temps, on s'apercevait journellement de la disparition de diverses marchandises, et toujours le vol portait sur les mêmes articles : des objets de tout petit volume, mais néanmoins d'un certain prix, comme des portes-monnaie, des nécessaires de poche, des écrans ou de petits rouleaux de fine dentelle, d'une grande valeur.

Malgré la surveillance la plus active, on ne pouvait rien découvrir et les vols continuaient toujours.

L'autre jour, un inspecteur de la sûreté se trouvait pour affaires de service sur le boulevard Haussmann ; comme il passait devant les portes du Printemps, il vit un grand chien au long poil, tenant à la fois du chien de berger et du chien de montagne, sortir des magasins et filer rapidement jusqu'au milieu de la chaussée ; là il s'arrêta tout court, tourna à droite et s'avança un peu, puis, après être resté une minute le nez au vent, revint en sens inverse, marchant doucement, s'arrêtant et se retournant de temps en temps.

Il n'y avait là rien de bien étonnant ; mais pour un inspecteur de police tout est matière à observations. Au même instant, il aperçut une femme entre deux âges, mise très-proprement, comme une ouvrière aisée et ayant un panier au bras. Le chien la regarda fixement, puis se mit à flairer la terre, allant et venant à droite et à gauche, mais sans s'éloigner. La femme s'arrêta, regarda dans son panier et fit un mouvement de surprise comme quelqu'un qui est tout étonné de ne pas trouver ce qu'il cherche, puis elle pose son panier à terre, sans baisser le couvercle, et de l'air le plus naturel du monde retire de sa poche un mouchoir et fouille dans l'autre poche. Le chien, qui flairait toujours la terre, se trouve à ce moment près d'elle et foule sa tête dans le panier.

—Eh bien ! eh bien ! dit-elle, qu'est-ce que tu fais là ! Veux-tu bien t'en aller !

L'agent, qui n'avait rien perdu de cette scène, s'était avancé, en faisant semblant de regarder d'un autre côté,—son instinct de policier lui avait tout fait deviner ;—il ne fait qu'un bon !, arrive sur elle, la saisit par le bras, s'empare du panier, lui impose silence, en se faisant connaître, et la conduit au poste.

Le panier contenait un joli petit nécessaire à ouvrage en cuir de Russie avec des instruments de travail en vermeil, que le chien avait dans sa gueule et qu'il venait d'y déposer.

Cette femme voulut d'abord jouer l'étonnement, et prétendait n'y rien comprendre ; mais pressée de questions et mise en demeure de faire connaître son domicile et ses moyens d'existence, elle prit le parti de tout avouer.

On a retrouvé chez elle une quantité d'objets volés au Printemps et ailleurs. Le chien a été reconnu par les directeurs du Printemps, qui l'avaient vu plusieurs fois dans les magasins et pensaient qu'il appartenait à quelqu'un acheteur.

Quand il avait réussi à mettre quelque chose dans sa gueule il se sauvait de toute la vitesse de ses quatre pattes, et une fois dehors, son instinct et son flair lui faisaient retrouver sa maîtresse qui se promenait dans les environs. Alors, avait lieu la petite pantomime que nous avons racontée ; quand elle tapait sur une de ses poches, comme quelqu'un qui cherche en tâtant, c'était le signal convenu, le chien mettait sa tête dans le panier et déposait ce qu'il avait dans la gueule (c'est elle-même qui a donné ces détails). Comme on voit, c'était très-simple et très-bien combiné en même temps ; ça se passait dans la rue, devant tout le monde et sans attirer l'attention de personne.

Sans le hasard qui avait amené à cet inspecteur, elle aurait peut-être pu exercer encore longtemps et tranquillement son industrie. C'était sa dernière tournée dans ces parages, où elle ne voulait pas trop se faire remarquer, et son intention, a-t-elle dit, était d'aller *travailler* dans un autre quartier.

Quant au chien, sur lequel on comptait pour découvrir toute la bande des complices et des recéleurs, il a joué un dernier tour aux agents et s'est échappé pendant qu'on le menait à la fourrière.

## NOS GRAVURES

## A VOTRE SANTÉ

Ils ont vu bien des « jours de l'an » ces deux vénérables chefs de la famille. Enfants et petits enfants sont tous venus lui souhaiter la bonne année et boire à leur santé : mais les vieux s'aperçoivent bien que leur santé s'en va, et ils se demandent s'ils assisteront à pareille fête l'année prochaine. A la vérité, ce n'est là qu'une idée fugitive chez eux : c'est le jour de la joie et des espérances, ils s'abandonnent au bonheur que leur apporte pareille réunion.

## NOËL EN BRETAGNE

Les Bretons sont avant tout religieux, et Noël est pour eux la fête par excellence. Leurs pèlerinages ont le caractère de la foi primitive.

## LES ÉTRENNES

Voilà les heureux. Ils ont trouvé tout cela « dans leur bas » ce matin.

## SANS ABRÏ

Voilà le malheureux. Au moment où ceux de son âge saluent le premier de l'an avec une joie si parfaite, lui, il cherche un abri. Riches, dans le bonheur, pensez à lui.

## PATÉ DE NOËL

Messieurs, gare au pâté ! Surtout empêchez les enfants de mettre la main dedans.

Les Pastilles du Dr. Nelaton, contre le Rhume, maladie des bronches, maux de Gorge et Consommation, produisent toujours l'effet désiré.—Lafond et cie. 25 cents la boîte.